

Utopie et Ilustración: *El Evangelio en triunfo de Pablo de Olavide*

Gérard DUFOUR
Université de Provence

La frontière qui sépare le plan politique de l'Utopie est souvent malaisée à tracer. Ainsi, devant l'échec de Saint-Simon, Fourier, Buchez, Louis Blanc ou Blanqui, Karl Marx les qualifia de «socialistes utopistes». Mais les différents régimes bourgeois que connut la France de l'époque prirent tellement au sérieux la menace que représentaient leurs théories qu'ils ne virent que dans l'emprisonnement de Blanqui, par exemple, le seul moyen de l'empêcher de les mettre en pratique. A l'inverse, au XVIII^e siècle, un homme aussi averti de la difficulté de faire appliquer la moindre réforme que l'était Campomanes considérait l'*Utopie* de Thomas More non comme un projet irréalisable, mais comme un plan parfait de gouvernement¹.

Si l'on juge, comme Karl Marx, les projets politiques par leurs résultats, la *Ilustración* dont Campomanes fut précisément l'un des commis les plus actifs ne mériterait-elle pas elle aussi le qualificatif d'utopique? Et les *Ilustrados* eux-mêmes n'en eurent-ils pas finalement le sentiment? Certes non si l'on s'en tient aux pages satisfaites du Prince de la Paix dans ses Mémoires. Mais plutôt qu'à Godoy (qui ne fut assurément ni aussi éclairé qu'il voulait le faire croire, ni aussi nul que le prétendent la plupart des historiens), nous préférons utiliser le témoignage d'Olavide dont *El Evangelio en triunfo* peut être considéré comme la pierre de touche des ambitions de la *Ilustración*, mais aussi de ses limites.

Après le travail (qui fit date dans l'histoire du XVIII^e siècle espagnol) de notre maître Marcelin Défourneaux, il est inutile de représenter Pablo de Olavide, ancien directeur de l'Hospice de San Fernando de Madrid, fondateur des colonies nouvelles de Sierra Morena et *Intendente* de Séville, qui réussit à s'enfuir en France après avoir été condamné comme «hereje formal» par l'Inquisition en 1778². Nous ne reviendrons pas non plus sur les conditions de publication en 1797 de son *opus magnum*, *El Evangelio en triunfo o memorias de un Filósofo desengañado*, conçu sous la Terreur dans la prison de Beaugency. Et nous

1. P. Rodríguez de Campomanes, *Epistolario I (1747-1777)*, Madrid, 1983, p. 269.

2. M. Défourneaux, *Pablo de Olavide ou l'Afrancesado (1725-1803)*, Paris, P.U.F., 1955.

n'avons pas non plus l'intention d'exposer ici le plan de réformes éclairées qu'il propose au tome IV et dernier de cette apologie de la religion chrétienne, puisque nous avons déjà fait ce travail en rééditant récemment cette partie de l'œuvre d'Olavide sous le titre de *Cartas de Mariano a Antonio*³. Tout au plus, nous ajouterons un détail qui nous avait échappé jusqu'à présent: la présence d'un tel texte dans une œuvre édifiante était beaucoup moins hardie qu'on ne l'a cru jusqu'ici. Celà, dans la mesure où l'Inquisiteur Général (qui aurait obligatoirement son mot à dire quant à la prohibition ou non de l'ouvrage et au retour en Espagne de son auteur) avait naguère montré un zèle réformateur tout à fait certain comme président de la Real Sociedad Económica de los Amigos del País de la Province de Ségovie⁴. Bien loin d'être l'expression d'une audace irréfléchie de la part d'un Philosophe (mal) désabusé (pour reprendre l'expression de Marcelin Défourneaux), une telle ostentation d'idées éclairées était en fait une habile *captatio benevolentiae*.

Ce qui nous intéresse aujourd'hui, dans le cadre de ce Colloque, c'est le caractère utopique, et très volontairement utopique, que donne Olavide à ce projet de réformes. Elles s'appliquent dans un village qui passera ainsi de la misère absolue à la plus grande prospérité. Mais ce village n'a ni nom, ni situation géographique précise. Bien plus, par un artifice habile, mais bien insistant, le lecteur éprouve le sentiment qu'il se situe au bout du monde puisque Antonio, le destinataire des lettres dans lesquelles l'ami du philosophe, Mariano, lui fait part des progrès réalisés de jour en jour, revient d'un long périple maritime. Dans les six lettres qui servent à présenter cette nouvelle terre promise qu'est devenu le village du Philosophe, Olavide n'en revient pas moins de quatre fois sur les périls auxquels s'expose Antonio dans ces contrées qui l'écartent ou le rapprochent de ses amis. Et toujours à des endroits particulièrement importants: à trois reprises en tête de lettre et une autre en post-scriptum, ce qui est une façon d'autant plus nette d'attirer l'attention du lecteur qu'un tel procédé est tout à fait inhabituel dans *El Evangelio en triunfo*. A titre d'exemple de cette insistance d'Olavide à souligner les dangers et la distance qui séparent Antonio de la connaissance de ce qui se passe sur les terres du Philosophe, vous me permettrez de lire ce post-scriptum de la lettre XL:

3. P. de Olavide, *Cartas de Mariano a Antonio (El programa ilustrado de «El Evangelio en triunfo»)*, Publications de l'Université de Provence, Etudes Hispaniques 16, 1988.

4. Cf. G. Dufour, «La Ilustración de don Ramón de Arce, arzobispo de Zaragoza», *II Symposium internacional del seminario de Ilustración aragonesa (2-3-4 de noviembre de 1988)* (sous presse).

P.D.

Después de tener ésta escrita, recibo la tuya en que me das noticia de la nueva comisión que te ha dado el Gobierno, y del nuevo viaje que vas a emprender. El encargo es honroso, y te da sin duda ocasión de hacer grandes servicios a tu patria. Esto solo te puede consolar de la incomodidad, y del riesgo a que te expones. Y pues tú no vas más que por obediencia y con vivos deseos del acierto, Dios que siempre ayuda las buenas intenciones ayudará las tuyas. Tú te lisonjas con la idea que volverás presto. Yo lo deseo; pero viajes de esta especie son siempre más largos de lo que se piensa, y yo temo que sea también de cuatro o cinco años como el otro. Dios disponga lo que convenga; pero espero que si en tus viajes hallas medios de darme noticias tuyas, no negarás este consuelo a mi amistad. A lo menos te pido que cuando vuelvas no me retardes un instante la noticia de tu retorno. Adiós otra vez, Antonio mío⁵.

Autrement dit, par rapport aux utopies «classiques», on a certes une inversion, puisque ce n'est pas le voyageur qui découvre la terre d'Utopie, mais les responsables du village le font découvrir au voyageur. Mais le résultat est le même: la connaissance est subordonnée aux aléas d'un périple long, incommode et dangereux. Par cette inversion du référent, Olavide arrive donc à faire une sorte d'île perdue dans l'océan de ces terres du Philosophe désabusé, terres qui par ailleurs rappellent étrangement l'intérieur de la Péninsule Ibérique, pour ne pas dire la région des nouvelles colonies de Sierra Morena, tant par le climat qui y règne que par le mode d'habitat ou la végétation qui y pousse (ou plutôt qui y pousse naturellement mal, ou pas). Mais il n'y a pas que l'artifice littéraire pour donner au lecteur ce fallacieux sentiment d'insularité. Certes —et on ne voit guère comment il eût pu en être autrement dans une apologie de la religion catholique— le village a un curé. Mais il est singulièrement coupé de sa hiérarchie. Nulle allusion à un quelconque mandement de l'évêque. Alors que la pratique religieuse fait d'énormes progrès dans le village, le curé ne songe d'ailleurs pas à l'en informer, pas même au moment de rendre compte des «mandamientos pascuales» qui étaient pourtant une des tâches obligatoires que devaient annuellement accomplir les titulaires d'une cure. Plus encore, alors que le Philosophe fait restaurer à grands frais l'église du village qui sera inaugurée dans la plus grande solennité, le Philosophe faisant même procurer pour la circonstance des vêtements neufs aux nécessiteux, nul ne songe à inviter l'évêque. Pas plus qu'il n'est convié à bénir la terre sainte et la chapelle du nouveau cimetière. Il en va de même sur le plan politico-administratif. Le Philosophe est seigneur et maître de ses terres et l'ancien Intendant de Séville que fut Olavide oublie qu'il existe une

5. Ouvr. cité, p. 190.

administration royale et municipale. Le village n'a point d'alcade et lorsque le Philosophe et ses amis décideront de créer une Junte du Bien Public, il ne leur viendra même pas à l'esprit qu'ils devraient solliciter l'autorisation royale comme ce fut le cas, par exemple, avec les Reales Sociedades Económicas de Amigos del País.

Le Village du Philosophe est donc une Utopie, un pays imaginaire, irréel car libéré de toute contrainte et cela ne peut que nous surprendre car dans ses précédents projets de réformes (comme l'*Informe sobre la ley agraria*, de 1767, et le *Plan de reformas para la Universidad de Sevilla* de 1768, qui a d'ailleurs été édité en 1969 par M. Francisco Aguilar Piñal)⁶, Olavide s'était montré autrement soucieux de tenir compte des réalités.

Qu'est-ce à dire? La première question qui vient à l'esprit est de se demander si cette utopie interpolée dans *El Evangelio en triunfo* est bien d'Olavide. Cette interrogation peut certes paraître surprenante, mais je crois avoir suffisamment prouvé dans une thèse de 3^e cycle qui a déjà plus de vingt ans d'âge, l'importance de la dette silencieuse d'Olavide envers un auteur comme Houteville (qu'il recopie en maintes circonstances, sans jamais le citer) pour qu'on doive être prudent. Depuis le titre complet, qui évoque curieusement l'ouvrage de l'abbé Crillon *Mémoires philosophiques du Baron de *** ou l'Adepté du Philosophisme ramené à la religion catholique [...]*⁷, en passant par l'abbé Lamourette, Bergier, Bossuet ou le Catéchisme du Concile de Trente, *El Evangelio en triunfo* est un tel morceau d'Arlequin de citations, traductions, plagiat ou autres adaptations que l'on peut à bon droit se demander —comme le faisait M. Miguel Benítez dans une lettre qu'il nous a récemment adressée— s'il y a une seule ligne de *El Evangelio en triunfo* qui soit véritablement d'Olavide⁸.

Mais de toutes façons, même si l'on découvrait un jour que ces lettres de Mariano à Antonio ne sont qu'un plagiat de plus d'Olavide, cela n'expliquerait pas la forme utopique sous laquelle il aurait présenté ce texte interpolé. Et en particulier il ne faut pas oublier qu'Olavide était particulièrement habile à adapter les ouvrages d'autrui: tous ses con-

6. L'*Informe de Don Pablo de Olavide sobre la ley agraria* a été publié par R. Carande (en collaboration avec J. Ruiz del Portal, *Boletín de la Real Academia de la Historia*, octobre-décembre, 1956, p. 367-463; le *Plan de reformas para la Universidad de Sevilla* l'a été par F. Aguilar Piñal, Barcelona, ediciones de cultura popular, 1969.

7. Cf. *L'Ami de la Religion et du Roi* du samedi 15 juin 1822 (tome XXXII), p. 148: «J'ai entendu quelquefois comparer cette production à une autre du même genre née en France il y a cinquante ans. Sans prétendre établir de préférence entre l'une et l'autre, je crois que le livre espagnol a plus de suite, plus de gravité et de méthode et je ne suis point étonné qu'il ait eu, comme on le dit, un grand nombre d'éditions en Espagne».

8. G. Dufour, *Recherches sur El Evangelio en triunfo de Pablo Olavide*, thèse pour le doctorat de 3^e cycle, Paris-Sorbonne, 1966 (exemplaires dactylographiés).

temporaires ont vu un récit autobiographique dans la trame romanesque de *El Evangelio en triunfo*, alors qu'il s'agit d'un plagiat de l'ouvrage de l'abbé Lamourette *Les Délices de la Religion*, et il sut introduire avec tant de discrétion les traductions des ouvrages de l'abbé Houteville qu'un homme de la qualité et de la culture de Marcelin Défourneaux s'est laissé abuser et a pris ces passages des discussions entre le Philosophe en voie de conversion et son directeur spirituel pour les durs combats qui se livrèrent dans l'esprit d'Olavide entre foi et raison⁹.

Or cette présentation du plan de réformes proposées par Olavide dans *El Evangelio en triunfo* est non seulement maladroite mais elle est d'autant plus surprenante que la plupart des mesures proposées ont déjà été soit envisagées, soit appliquées en Espagne. Le système d'études donné comme modèle est loin d'être une nouveauté puisqu'il correspond (pour son esprit s'entend) au *Plan de reformas para la Universidad de Sevilla* proposé quelque trente ans plus tôt par Olavide lui-même. Les Reales Sociedades Económicas de Amigos del País n'avaient pas attendu la publication des *Mémoires du Philosophe désabusé* pour envisager la création d'écoles de filature ou l'attribution de prix annuels pour stimuler l'émulation des habitants en matière de plantation d'arbres: celle de Ségovie, par exemple, l'avait fait dès 1786. De même avaient-elles envisagé la création d'écoles gratuites pour les plus pauvres, l'obligation et la gratuité scolaire ayant d'ailleurs fait l'objet de la Real Cédula du 11 mai 1783. Certes, il est indubitable que la Junta del Bien Público qui est la cheville ouvrière du plan de réformes proposé dans *El Evangelio en triunfo* doit beaucoup à son admiration pour l'œuvre sociale de la Constituante: les termes employés dans le manuscrit, avant d'être corrigés par les deux ecclésiastiques chargés de la censure préalable ne laissent aucun doute à ce sujet puisqu'Olavide avait d'abord écrit «Comité del Bien Público». Mais cette Junte n'est pas sans rappeler, dans son fonctionnement, les Diputados de Barrio créés en 1778 et étudiés par Jacques Soubeyroux dans sa remarquable thèse sur *Paupérisme et rapport sociaux à Madrid au XVIII^e siècle*. Quant à l'agriculture, «el más digno estudio de los hombres», là encore on retrouve bien des points qui avaient été abordés par Olavide lui-même dans son Informe de 1767¹⁰.

Curieux plan de réforme donc qui consiste à présenter comme des nouveautés des projets élaborés et la plupart du temps mis en œuvre dix, voire vingt ans auparavant. Et de ce point de vue la présentation de ce plan comme une utopie n'est certes pas une maladresse, mais la conséquence d'une parfaite lucidité. En présentant comme utopique

9. Cf. M. Défourneaux, «Nouvelles recherches sur Olavide», *Caravelle*, n° 17 (1971), p. 111-132.

10. G. Dufour, «Introducción», *Cartas de Mariano a Antonio*, ouvr. cité.

une série de mesures déjà prises, Olavide met en évidence leur inefficacité. Mais cela ne veut pas dire qu'il se résolve à cette situation. Les réformes, et très concrètement celles qu'il énumère, s'imposent d'autant plus à l'Espagne qu'elles sont la seule manière, selon lui, d'éviter une Révolution comme vient d'en connaître la France. Ces lettres de Mariano à Antonio constituent donc un constat d'échec de la *Ilustración*, qui a été incapable de faire appliquer les mesures qu'elle a prises pour le bien public. Mais c'est aussi un appel pressant à remettre l'ouvrage en chantier et à poursuivre dans l'utopie jusqu'à en faire, comme le disait Campomanes, un parfait système de gouvernement.